

© Editions de Fallois, 2009  
22, rue La Boetie, 75008 Paris

## CHAPITRE I

J'espère que le lecteur me pardonnera de le venir troubler en sa douce quiétude. S'il vient de refermer le dernier volume des Mémoires de mon maître, Pierre de Siorac, et s'il galope encore à brides avalées sur les chemins de cette belle histoire de France que celui-ci a contée avec tant de verve, il lui faudra grand courage pour se pencher derechef sur la famille Siorac, mais aussi sur ma modeste personne. Car je n'ai, n'ayant point accompli mes humanités, ni le talent ni la disposition d'esprit pour éblouir le lecteur dans des récits épiques.

Ceux qui n'ont pas la mémoire qui s'effrite comme de l'argile au soleil se souviennent sans doute que je suis né loin des vertugadins et des pourpoints brodés, au milieu de ce peuple misérable auquel je resterai fidèle jusqu'au terme de mon existence. Je ne cherche pas à fuir ma condition, même si les hasards de la vie m'ont conduit où je suis, recueillant parfois quelques miettes de la gloire qui éclaira mon maître. Je n'ai pas non plus de raison d'avoir honte, parti de si bas, de m'être élevé un peu dans le monde, n'ayant jamais causé tort à mon prochain et ayant respecté autant que faire se peut les commandements de Dieu, aidé en cela par mon maître qui veilla sur moi avec toute la bénignité dont il est capable.

Je me nomme Miroul et n'ai jamais songé à m'appeler autrement, trouvant qu'il y a grand déshonneur à se détourner du nom que vous ont choisi vos parents en y ajoutant je ne sais quelle particule orgueilleuse. Mon maître a prétendu dans ses Mémoires que je me fis donner du Monsieur de La Surie, dès lors que j'achetai les terres de ce domaine quand notre bon roi Henri IV me promut écuyer. C'est là une de ces fines gausseries qu'il affectionne et, si je m'inscris en faux contre celle-ci, il y a tout lieu d'en rire, non de s'en offusquer, et je n'en causerai pas plus outre. De ce nom, Miroul, je ne tire pour autant aucune fierté malvenue,

c'est le mien, et rien de plus. Et c'est sans vergogne aucune que je pense avoir reçu en partage, à ma naissance, des qualités qui m'ont tant aidé à survivre en ce siècle périlleux, en particulier une grande agilité physique, beaucoup d'adresse et une certaine vivacité d'esprit.

Quand nous fûmes, mon maître et moi, retirés en notre province, à la seigneurie du Chêne Rogneux, loin de la cour et de ses artifices, j'ai appris ce qui n'est pas le lot ordinaire du simple domestique. De la pique du jour au crépuscule, trempant la plume dans l'encre noire, je trace les lignes comme on creuse un sillon, suant mots et phrases, page après page, jusqu'au moment où mes yeux se brouillent dans l'obscurité naissante. La dureté de ce labeur, et la peine qu'il me cause, ne peuvent être entendues du lecteur, car celui-ci est de ceux qui ont découvert ces choses en leurs maillots et enfances, savent broder les formules, et envelopper de perles et de diamants les discours qui sortent de leur bouche. Mais pour moi qui suis fils et petit-fils de paysans, c'est une autre besogne !

Si je m'acquitte avec une telle obstination de ce pâtiment journalier, c'est que j'ai idée d'offrir au lecteur un second regard, celui du sans-grade, sur les aventures qu'il connaît. Des premières loges, on distingue assez bien le rôlet des personnages, mais personne ne pourra contester que, sur la scène, on les voit mieux encore. Et combien de fois, dans l'ombre de mon maître, présent mais silencieux, j'ai pu tout à loisir envisager cette noblesse de France qui nous a menés au désastre.

À quoi bon, vous gausserez-vous, se ramentevoir ces crimes et ces massacres alors qu'ils ont été longuement exposés par Pierre de Siorac ? C'est que je suis d'avis qu'il faut chaque jour en entretenir le souvenir pour non pas oublier où mène l'ignominieuse barbarie, celle qui se costume de la religion pour mieux assouvir les désirs de la puissance et du pouvoir. Ceci n'est point clabauderies inutiles et se révèle d'un tout autre tonneau que les préciosités de nos nobles oisifs. Et le lecteur qui se rebiquerait au simple fait de connaître ce qu'un fils de paysan peut penser de tout cela, qu'il ferme tout à

plein ce livre et passe son chemin !

Du reste, en ce prédicament, je n'ai pas eu la bassesse d'agir comme un voleur et de me cacher de celui à qui je dois la fortune d'une situation stable, non sans un peu de pécune, et où brouet de chapon, franchelippée ainsi que tranquillité de l'esprit sont à jamais garantis. Pierre de Siorac, mon bon maître, m'aurait refusé tout à plat d'ouvrir mon cœur en maniant la plume, que j'aurais illico jeté aux herbes folles encrier et parchemins. Mais il ne l'a pas fait, quoiqu'il lui en coûtât, et c'est une nouvelle et belle démonstration de sa grandeur d'âme qu'il me montra en cette occasion.

N'ayant nullement l'intention dans ce récit de déguiser quoi que ce soit et encore moins de travestir la réalité, je ne cacherai pas le nœud qui étouffait ma gorge quand je frappai à la bibliothèque où je savais le trouver. Non pas que mon maître, après tant d'années passées à son côté, m'impressionne ou m'intimide, mais la demande si singulière que j'avais à lui présenter me paralysait quelque peu.

Il se trouvait assis dans le fauteuil de droite, près de la fenêtre la plus large, et tenait en ses mains un livre qu'il tendait presque à bout de bras car la vue de près, comme pour moi, lui fait maintenant défaut. Il tourna vers moi son visage, qui demeure ferme et beau malgré les ans, et m'interrogea de son regard azuréen. Depuis qu'il porte cette toison blanche, il ressemble à s'y méprendre à son défunt père, Jean de Siorac, le héros de Cérisoles et de Calais, si ce n'est que le père se dégarnissait sur le dessus alors que le fils arbore la même chevelure que du temps de ses vertes années, hormis la couleur. En dépit des traverses de la vie, il est resté le même, vif, alerte, inépuisable, et toujours autant attiré par la garce. Quoique de ce côté, s'il montre encore – ou feint de montrer encore – un appétit féroce, il est plus vite rassasié que par le passé.

— Entre, mon bon Miroul ! me lança-t-il de sa voix familière, ne reste pas là planté comme statue de marbre devant le saint sépulcre !

J'entrai gauchement, ce qui était inhabituel et fut remarqué par

mon maître, lequel resta coi mais sourcilla d'étonnement et me dévisagea avec insistance.

— Peux-je vous entretenir, Moussu Pierre ?

Et vramy, la voix me sortit des lèvres avec une faiblesse si inaccoutumée que j'en fus fort dégoûté de moi-même.

— Je t'écoute, Miroul.

J'avalai une pleine brassée d'air pour retrouver mes esprits. Mais en voilà bien de nous autres, gens de peu, dès lors que l'émotion nous assaille, le fil de la pensée s'enroule comme une pelote sans qu'on puisse y retrouver ni le début ni la fin. Pour dire le vrai, j'avais préparé et tourné mon discours avant que d'entrer, mais celui-ci s'étant tout emmêlé et brouillé en un instant, je me lançai au hasard dans une entame improvisée.

— Quand vous écriviez vos Mémoires, ne m'avez-vous pas souvent répété que vous y preniez moult plaisir ?

— Si fait.

— Et que c'était grand remède à la tristesse de la vie ?

— Si fait.

— Que ce fut aussi, pour vous, une manière de vivre une seconde fois ces merveilleuses aventures ?

— Si fait.

— Et que vous souhaitiez à chacun d'user de cette médecine pour sa vieillesse.

— S'il se peut.

Je marquai une pause pendant laquelle Pierre de Siorac posa son livre sur la petite table qui jouxtait le fauteuil. Bien qu'il ne devinât rien, du moins je le suppose, il sentait mon trouble et mesurait l'importance de l'entrevue.

— Vous connaissez le dur labeur que je me suis imposé pour mieux écrire... dis-je enfin.

— Je m'en suis aperçu.

— J'ai progressé encore grâce au curé du village qui m'instruit et se pique d'être, en quelque sorte, mon précepteur.

— Quoi ! s'écria mon maître.

Il se leva d'un bond, la mine tout enchifrenée, le teint soudain pâle et se mit à arpenter la pièce en proie à une vive agitation.

— Le curé ? reprit-il avec véhémence, tu fréquentes le curé à présent ? Ah, sanguienne ! Le diable est dans le fruit et je ne le savais point !

Que n'avais-je besoin de parler du prêtre car, dans la maison d'un huguenot, c'est bien d'une incommensurable sottise d'en appeler à un papiste, surtout quand il s'agit d'instruction ! Mon affaire s'engageait mal, et par ma faute, et je me mordais le gras de la joue, ne sachant plus comment me dépêtrer de cette farine en laquelle j'avais donné le bec.

— Eh bien ? dit brusquement mon maître en se campant devant moi, les deux mains sur les hanches. Eh bien ? Est-ce ainsi que tu veux finir tes vieux jours, dans le

giron de cet idolâtre, de ce gros tas de graisse transpirant le cochon et puant la vinasse ?

— Que non pas, mon maître, que non pas ! dis-je vivement pour briser cette colère. Vous savez que ma foi dans la religion réformée est inébranlable !

À vrai dire, cet émeuvement de mon maître me surprit fort, car il est tout sauf fanatique, compta nombre d'amis catholiques, et s'est lié d'une belle et sincère amitié avec le chanoine Fogacer, lequel est bougre et athée comme bien on sait. Fallait-il y déceler du remords, et pourquoi pas de la jalousie, de s'être fait doubler par le curé dans un rôle qui aurait pu être le sien ? Je n'en avais pas la certitude mais le soupçonnais suffisamment pour tenter d'en tirer profit.

— Ce curé est un coquardeau ! Un sot ! Un vaniteux ! lâcha-t-il finalement mais sur un ton radouci qui contrastait fort avec les injures jetées à la tête de notre ecclésiastique.

— Oui-da, car il croit me convertir à la longue alors que je ne fais l'aimable que pour lui voler son savoir.

— Son savoir ? dit Siorac en levant le sourcil.

— Il n'a pas la science de la médecine comme vous, mais il entend le latin, le grec, et sait tourner les phrases pour mieux tromper le peuple.

Ceci fut prononcé sur le ton le plus suave, sachant le miel

que je faisais couler dans la gorge de mon maître, faisant mouche par deux fois, d'abord en rappelant son érudition de médecin, ensuite en évoquant les fourberies du clergé catholique.

— Tout de même, Miroul, ce n'est pas très raisonnable pour un huguenot de fréquenter le curé, quand bien même ce serait pour lui sucer les meringues, d'autant plus que ce qu'il t'apprend, je pourrais tout aussi bien te l'enseigner.

— Je sais, mon maître, mais vous étiez si occupé ces dernières années par l'écriture de vos Mémoires que j'aurais eu mauvaise grâce à vous importuner.

— Brave Miroul ! Tu es irremplaçable depuis que la faim t'a mené en notre baronnie de Mespech. T'en souviens-tu de cette farce magnifique que tu as jouée en escaladant la tour du castel, aussi agile qu'un lézard sur son mur ?

— Oui-da, et ce fut bien la meilleure chose que j'ai faite dans ma vie que de vouloir dérober une tranche de jambon à la frèrèche !

À ce point de la conversation, et misant tout sur le souvenir de notre lointaine jeunesse qui le laissait tout attendrzi, je tentai d'avancer dans ma requête avec le ferme espoir de la faire aboutir.

— Le curé n'a pas votre talent pour conter les histoires, mais il m'en a donné l'envie, et j'aimerais user de votre médecine de l'âme pour égayer ces vieux jours qui sont les nôtres.

— Que me donnes-tu à entendre, Miroul ? fit Siorac, perplexe.

Avalant ma salive, et sur un ton précipiteux, je me lançai à la hussarde :

— J'ai idée de rédiger mes Mémoires comme vous avez écrit les vôtres.

Pierre de Siorac me regarda, béant, pendant un temps qui me parut si long que je baissai les yeux. À la parfin, il finit par articuler d'une manière qui ne me plut guère :

— Toi ?

Et il répéta sur le même ton :

— Toi, Miroul ? Toi, tu veux écrire tes Mémoires ?

Piqué au vif par ce que ces paroles laissaient à penser, je m'accoisai, assez blessé en mon for intérieur et bien marri de son opinion. Pourtant, je dois avouer que c'est aussi une qualité de mon maître de ne pas faire la chattemite et de toujours me causer avec franchise mais, en ce prédicament, j'accusai le coup et me sentis tout dépité. Il s'en aperçut, le regretta sans doute, ce qui est bien conforme à son caractère plus tourmenté qu'on ne le croit, et chercha à adoucir l'effet de son propos.

— Voyons, Miroul, tes Mémoires sont un peu les miennes. Que voudrais-tu donc ajouter qui n'aurait jà été rapporté ?

— À votre côté, certes, et grâce à vous, j'ai vu tous ces hauts faits d'armes que vous avez contés. Mais j'ai vécu mon lot d'aventures également, ne me trouvant pas ligoté à vous comme un siamois.

À cette réponse qui n'eut pas l'heur de lui plaire, Siorac sourcilla, me jeta un bref regard que je fis semblant d'ignorer, et reprit :

— Cependant, pour l'essentiel, et pour ce qui intéresse le lecteur, les faits sont maintenant connus...

— Ils peuvent être racontés deux fois.

Je sentis qu'il se cabrait de nouveau et que ma réponse le laissait encoléré.

— Veux-tu dire que j'ai travesti la réalité, menti au lecteur, et que mon récit n'est qu'un long tissu de vanteries gasconnes ?

— Nenni, Moussu Pierre, loin de moi une telle pensée ! Et bien au rebours, j'attesterai de leur exactitude et de leur précision.

Pour habile que fût cette réponse, elle ne me donna aucun avantage car mon maître, en levant les bras au ciel comme pour le prendre à témoin, répondit avant même que j'eusse fermé la bouche :

— Eh bien, à quoi cela sert-il dans ce cas ? Le lecteur n'a nul besoin d'un autre récit qui confirme le mien ! Quel ennui pour lui d'emprunter une seconde fois le même chemin !

— Le même chemin, certes, mais un autre paysage.

— Voilà que tu recommences ! s'emporta-t-il. Si tu

sous-entends encore que mes Mémoires ne sont que piperies et mensonges, coquin, il t'en cuira !

Et s'accrochant tout soudain, mon maître fit quelques tours et détours dans la bibliothèque, la joue écarlate, la main tremblante et l'œil assassin.

— Pardonnez ma maladresse, Moussu Pierre, mais vous vous méprenez, je ne sous-entends rien, et suis mieux placé que quiconque pour connaître la justesse de vos Mémoires.

Il n'en fut pas calmé pour autant, poursuivant ses tours et détours furieux, si bien que je commençais à désespérer de l'issue de mon entreprise. Mais on a bien raison de dire que c'est au pied du mur, quand tout paraît perdu, qu'on trouve parfois les ressources ou l'inspiration dont on a besoin.

— Monsieur mon maître, repris-je avec déférence, je suis tout quinaud de vous voir tant escalabrous contre moi. Je me suis mal exprimé : le même paysage, voulais-je dire, le même paysage mais d'un autre point de vue.

— Alors, ce n'est pas la même route, dit-il sur un ton définitif.

— Ne peut-on sur un même visage voir deux yeux différents ?

Là, je touchai ma cible car, du bout des lèvres et tentant de le dissimuler, je le vis sourire. Le lecteur, en effet, se ramentoit certainement que j'ai les yeux vairons, l'un bleu, l'autre marron, ce qui donne à mon visage un aspect singulier comme si j'appartenais à deux mondes différents. Du reste, pour dire le vrai, c'est un peu le cas, étant tout à la fois issu de la glèbe et lié au sort des Siorac depuis mes plus vertes années.

— Par ma foi, le drôle ne manque pas de répondre ! s'exclama mon maître, mais il resta cependant fermé comme une huître et n'ajouta rien.

Fouillant dans la poche de mon haut-de-chausses, je sortis une pièce de monnaie et, la tenant verticalement entre le pouce et l'index, je la levai à la hauteur de mes yeux. Comme, faisant cela,

je n'avais mie prononcé une seule parole et que la scène se prolongeait, mon maître lâcha entre ses dents :

— Non content de fréquenter les curés, il s'adonne aussi à la magie noire, tel le sieur Nostradamus lui-même.

— Mon maître, dis-je sans rien rétorquer à cette saillie, voyez-vous bien l'avvers de ce denier ?

— Je le vois.

Lors je fis pivoter la pièce de monnaie entre mes doigts et lui présentai l'autre face.

— Et maintenant, en voyez-vous le revers ?

— Je le vois également.

— L'avvers et le revers sont-ils identiques ?

— Point du tout, et ils sont même fort différents.

— Pourtant, l'avvers et le revers ne sont-ils pas les deux

visages d'une seule et même pièce ? À cela, mon maître s'esbouffa tout à plein et s'écria :

— Ma parole, tu es malin comme un singe, Miroul !

Le voyant rire, je crus la partie gagnée car le rire fait tomber la tension et les mauvais pensements aussi sûrement que l'ivresse fait oublier les peines. Las, je me trompais fort comme la suite me le montra bien. Mon maître parut réfléchir un instant puis, saisissant la pièce de monnaie et la faisant sauter dans la paume, il s'écria :

— Il faudra s'en ramentevoir de cette fable de l'avvers et du revers ! Et si tu veux savoir ce que j'en pense, je vais t'en dire ma ratelée !

Sur ce, me rendant la pièce, laquelle retourna incontinent au fond de ma poche, Siorac traversa la bibliothèque à grands pas, et se planta devant les innombrables reliures de cuir, le doigt levé, parcourant des yeux les rayonnages à la recherche d'un ouvrage. Avec une exclamation de victoire, il tira un livre qu'il ouvrit aussitôt et tournant les feuilles rapidement, il s'immobilisa devant une page qu'il relut d'abord en silence.

— Voilà, voilà, c'est ici... murmura-t-il.

Il leva ensuite vers moi ses yeux bleus triomphants et me fit

signe de l'ouïr avec attention, ce qui était bien inutile vu que je me tenais coi, tourné vers lui et ne perdant miette de ses faits et gestes.

— Connais-tu Michel de Montaigne, l'un des plus grands esprits de notre temps ? Je m'inclinai et continuai à me taire.

— Écoute ceci, mon Miroul, poursuivit-il en posant son index sur les lignes, c'est un discours sur la vérité et, là, je lis : *Le revers de la vérité a cent mille figures* !

— Vous vous gaussez de moi ? hasardai-je.

— Non pas, Miroul ! Tu touches là exactement le fond de ma pensée.

Et ce qu'elle signifiait, hélas, je ne le comprenais que trop ! La vérité était une et indivisible, elle ne pouvait présenter deux visages, alors que, bien au rebours, le revers de la vérité, c'est-à-dire le mensonge, pouvait prendre mille formes comme il y a mille façons de tromper.

— La vérité n'a pas de revers, mon brave Miroul, ajouta-t-il comme pour enfoncer plus avant la lame dans la plaie béante qu'il avait ouverte.

Je fus long à reprendre mes esprits et il est constant de dire qu'au fond du trou on ne voit plus l'issue. Le temps nous poigna car Pierre de Siorac n'était pas sans considérer avec tristesse le puits où il m'avait jeté, et je tiens à affirmer haut et fort, pour non pas donner de lui une trop mauvaise opinion, que c'est l'auteur des fameuses Mémoires, et non l'homme, qui venait à l'instant de s'exprimer.

— Et comme médecin, que me conseillez-vous ? réussis-je à articuler avec difficulté.

Il y avait là une certaine perfidie et duplicité à en appeler au disciple d'Hippocrate, lequel ne pouvait soutenir un point de vue identique à celui, définitif et cruel, que je venais d'entendre. Mon maître se passa la main sur le visage, le front soucieux, la face rembrunie, sentant déjà en lui le vilain poison que, dans ma détresse, j'avais coulé dans ses veines.

— Va, j'y vais songer, lâcha-t-il à voix presque basse. Et d'un geste de la main, il me donna congé. Je ne saurais dire qui, de lui

ou de moi, souffrit le plus en ce prédicament. Quand je regagnai mon logement, je jetai un regard abattu sur l'écritoire et le pupitre où se trouvaient, en un petit tas bien rangé, les dernières pages de mes sottes illusions. Il s'en fallut de peu que je ne les déchirasse en mille morceaux et c'est, je crois, un ultime respect pour le labeur accompli qui m'empêcha de me livrer à cette extrémité. Cependant, je n'y touchai plus et comme mon maître, dans les semaines qui suivirent notre entrevue, oncques n'y fit aucune allusion, l'encre sécha dans l'encrier, et les pages s'enroulèrent sur elles-mêmes, tels de vieux parchemins.

Je perdîs tout soudain appétit à la vie et devins aussi irritable qu'un pleure-pain ou un chiche-face. Tournant en rond comme lion en cage, du matin au soir, mâchonnant à l'infini de sombres pensées, saluant à peine ma femme, et jasant mollement avec mes propres enfants lorsque ceux-ci me rendaient visite, je me sentais atteint d'un mal étrange qui m'était jusqu'alors tout à plein déconnu. Et j'envisageai froidement, c'est dire au lecteur en quel tourment cette histoire m'avait plongé, que le Seigneur dans sa grande bénignité puisse me rappeler à lui, sans que cette triste perspective ne m'émeuve outre mesure.

Quant à mon maître, lui d'ordinaire si fringant et si loquace, il sortait peu ou mie, faisant également du renfrogné, l'air fort malengroin et répondant à rebelute dès qu'on lui adressait la parole.

Nous allions ainsi comme deux inconnus dans la même demeure quand je le vis un jour sortir sur le perron, et m'ayant envisagé un court instant, se diriger vers moi d'un pas vif et gaillard.

— Miroul, me dit-il, tu n'as pas l'air bien allant.

— C'est la saison, Moussu Pierre. Quand les feuilles tombent des arbres, je me sens loche et marmiteux.

Il marqua un temps, soupira comme s'il se trouvait face à un enfant capricieux, et s'écria sur le ton le plus alerte et le plus joyeux :

— Eh bien, coquefredouille, que n'uses-tu de cette médecine de l'âme dont tu m'as parlé l'autre jour !

Je reçus cette franche et bonne parole au cœur et mes yeux,

aussitôt, s'embuèrent de larmes.

— Si c'est là votre potion, répondis-je, je la boirai jusqu'à la lie !

Et je lui aurais volontiers sauté au cou, lui baillant une forte brassée, s'il n'avait tout aussitôt tourné les talons et ne s'en était reparti du même pas vigoureux, non sans avoir lancé par-dessus son épaule :

— Montaigne se trompe, mon vieux Miroul ! Dans la vérité, il y a l'avvers et le revers !

Et ce qui l'avait fait changer dans son opinion à mon égard, je ne puis le dire avec certitude, sinon que mon maître n'est pas de ces pisse-froid qui pensent tout savoir sur tout, ne varient sur rien, et n'écourent que leur propre raisonnement.

De mon côté, je me sentis de suite tout à plein rebis-coulé, si bien que je laissai en plan le labeur du moment, courus jusque chez moi, et entrepris incontinent de nettoyer l'encrier asséché ainsi que la plume qui gisait inerte sur le rebord de l'écritoire.

\*  
\* \*

Je suis né quelques courtes années avant l'an 1550, au mois de juillet. Que le lecteur qui s'étonnerait que je connaisse le mois, et non l'année, considère qu'à la campagne il en va différemment de la ville. Ma mère eut treize enfants, dont sept moururent à la naissance ou dans leurs langes, et mon père ne se souciait guère d'état civil. Aussi loin que ma pauvre maman pouvait se le ramentevoir quand je lui posais la question, j'étais présent à la grande fête organisée à Vergt, la bourgade voisine, pour célébrer la moitié du siècle, et si j'y étais encore fort petit, elle soute-nait que je trottais déjà. Quant au mois de juillet, elle se rappelait sans doutance aucune que les derniers jours de sa grossesse coïncidèrent avec la période des foins et que la chaleur, cette année-là, l'avait fort incommodée lorsqu'elle guidait les deux ânes qui tiraient la lourde charrette.

De ce fait, pour trois ou quatre ans sans doute, je suis l'aîné de

Pierre de Siorac, lequel est né le 28 mars 1551, ainsi qu'il l'a consigné dans ses Mémoires avec une remarquable précision. Et s'il est né à Mespech, petit castel fortifié non loin de Sarlat, j'ai vu le jour dans un hameau si petit que je doute qu'il se trouve sur aucune carte, et qui s'appelle La Vidogne, non loin de Vergt, comme je l'ai indiqué plus haut.

Il est constant que notre foyer manquait de pécune, mais nous n'avons jamais connu la vraie misère, celle où l'on voit les siens mourir de faim et enterrés à la hâte, sort cruel de certaines familles quand sévissaient les plus rudes disettes. Ceci, je l'ai vu, et croyez-moi, c'est un triste spectacle à contempler que de distinguer, dans le silence froid et la brume de l'hiver, un maigrelet cortège où un corps, jeté sur un chariot tiré à bras d'hommes, se balance macabrement au gré des cahots de la route.

Personne, chez nous, n'était désoccupé. Mes parents possédaient par héritage une petite ferme et quelques lopins de terre qu'ils retournaient et travaillaient avec courage, aidés en cela par la fratrie rassemblée, chaque enfant se mettant au labeur du labour dès que l'âge le lui permettait. Nous possédions en propre deux ânes, ainsi qu'un courtaud, et ce vaillant petit cheval que j'aimais prou, rendait d'incommensurables services dans les travaux des champs. À ceci s'ajoutaient une vache, un véritable trésor en ces temps difficiles, quelques chèvres, des lapins et une multitude de poules et de poulets. Bref, malgré les bouches à nourrir, mais elles se contentaient de peu et nous n'étions pas bien gros, nous avions de quoi tenir si le mauvais temps s'en venait à gâter les récoltes.

J'étais le plus jeune des enfants, du moins des survivants, car je n'affirmerais pas que ma mère n'ait pas enduré une ou deux grossesses supplémentaires après ma naissance. Il était – et il est toujours – monnaie courante que de perdre un enfant à l'accouchement et nul ne songeait à s'y attrister, mais lorsque la mère aussi était rappelée à Dieu avec le petit ange, les familles souffraient d'un irréfragable pâtiment. De cela, nous étions bien conscients et mon père nous demandait de remercier prou et avec humilité le Tout-Puissant de nous avoir en sa sainte garde. Hélas,

comme je le dirai plus loin, cette protection ne dura pas et cessa de la plus cruelle des manières.

Mes trois frères et mes deux sœurs étaient déjà en âge de travailler quand je naquis, c'est-à-dire que le plus jeune d'entre eux, mon frère Colin, avait passé ses sept ans. À la ferme, un pitchoune est un embarras, un tourment inutile, et les grands-parents qui souvent surveillent la marmaille quand les autres sont aux champs faisaient céans défaut. La raison en était que ces derniers vivaient avec d'autres de leurs enfants dans des hameaux qui, s'ils étaient assez proches, étaient séparés cependant de notre logis par quelques heures de marche. Si bien que ma mère, qui n'avait guère loisir à pouponner votre jeune serviteur, dut trouver astucieux remède à cette malfortune.

En sus des bêtes dont j'ai parlé plus haut, notre ferme comptait des chiens qui pullulaient à loisir et se reprodui-saient librement. Ceux-ci avaient fonction d'aboyer furieuse-ment pour effrayer le maraudeur et je dois dire qu'ils ne s'en privaient point, la hurlade continue de ces cerbères couvrant souvent nos clabauderies, ce qui forçait parfois mon père à donner du fouet et de la voix pour leur geler le bec.

Jugeant que ces immutables compagnons avaient une haute idée de leur rôlet et ayant toute fiance dans leur bénignité, ma mère n'hésita pas un instant, quand elle fut remise de ses couches et dut s'en retourner trimer aux champs, à me déposer au milieu d'eux, me laissant comme chiot au milieu de la meute.

Et ce qui se passa, je ne puis le raconter bien sûr, n'en ayant conservé aucune souvenance. Mais on me retrouva couché et endormi, allongé de tout mon long contre le flanc d'une chienne qui me léchait consciencieusement la face et bavait avec amour sur mon maillot. Elle ne fut pas la seule à me témoigner la plus pure affection ; tous nos chiens, grands et petits, doux ou susceptibles, me considé-rèrent incontinent comme un des leurs et, certainement, avant même que de savoir parler, j'appris d'eux un langage de bête qui me fut très utile en moult occasions.

Et cette proximité fut si forte que lorsqu'une autre chienne,

quelques semaines plus tard, mit bas quatre chiots, on me vit au milieu d'eux téter furieusement la pauvre mère, écartant de mes menottes malhabiles mes infortunés concurrents. Toute notre famille s'esbouffa si fort à l'occasion que l'histoire fit le tour du hameau et fut connue de tous. De ce jour fameux, je gagnai le sobriquet de « chiot-pitchoune », surnom qui me resta jusqu'aux terribles événements que je vais conter tantôt.

Ainsi, dans les trois à quatre premières années de mon existence, je fus mi-homme mi-chien, jappant plus que je ne parlais, et filant les haies et les taillis en compagnie de mes compères à quatre pattes. Je poussais au vent comme une herbe folle et, je dois bien l'avouer, oncques n'ai connu plus grande liberté de toute ma vie, à telle enseigne que le pensement me poigne à cette évocation.

Je courus bientôt sous les arbres et n'eus de cesse de grimper dedans, au grand désespoir de mes chiens-compa-gnons qui s'assemblaient tout autour, posaient leurs deux pattes avant sur le tronc en pleurant, et soudain furieux de me voir inaccessible, aboyaient comme des forcenés, la gueule levée dans ma direction. Mais je n'en avais cure et, glissant de branche en branche avec une agilité et une facilité chaque jour plus merveilleuses, je me hissais jusqu'à la cime, ne renonçant à poursuivre que lorsque celle-ci ployait trop dangereusement sous mon poids.

Plus tard, à l'orée de mes huit ans, je me confectionnai un grappin attaché au bout d'une corde et je corsai l'exercice en le balançant dans l'arbre, puis m'étant assuré de la prise, je grimpais comme un singe, les mains tirant la corde, les pieds bien plaqués contre le tronc. Quand la corde s'écartait trop du tronc car le grappin s'était accroché à une branche latérale, je montais à l'aide de la corde seule, à une vitesse étonnante, étant à la fois léger, nerveux et le vertige m'étant tout à plein déconnu. Parvenu à la branche, je la saisisais des deux mains, et d'un coup de reins énergique, effectuais une prompt rotation du corps pour me rétablir, puis me mettais à courir sur elle au risque de me rompre le col. Je devins à ce jeu plus habile que quiconque et nul de mes frères n'aurait songé à me suivre dans de pareils périls quand, à la

saison des noix, je grimpais à des hauteurs vertigineuses pour remplir le panier.

Dès qu'on me jugea apte à le faire, je fus intégré au reste de la fratrie et, quittant à regret mes chiens-compagnons, je découvris la dureté du labeur de la ferme. Mes parents, acquis à la religion réformée, avaient une haute idée de l'effort et du travail et, sévères sur ce point, ne manquaient pas de nous en inculquer les principes salvateurs. Mais j'avais l'énergie nécessaire, ne rechignant pas à la besogne, ce qui était aussi le lot de mes frères et sœurs, si bien que le labour, le tirage de l'eau et le ramassage du bois, la cuisson du pain, les façons du potager, la récolte des noix et des châtaignes et tous ces innombrables travaux s'accomplis-saient journallement dans une belle union fraternelle.

\*  
\* \*

Hélas, lecteur, vous savez tout aussi bien que moi que l'existence ne peut couler toujours dans le bonheur et qu'à notre grand dam la malfortune s'y invite souvent. Celle-ci frappa une première fois alors que je devais avoir environ onze ans, au mois d'octobre.

Elle vint traîtreusement par nos chiens dont nous ne nous gardions guère, moi le premier qui voyais en eux une protection incomparable contre tous les dangers extérieurs. Et nous ne prêtâmes aucune attention à ce qui aurait dû nous alerter, une agitation inhabituelle dans la petite meute, des hurlades sauvages, une agressivité soudaine où les crocs se découvrent sans raison apparente. Ce qui se produisait nous ne le comprîmes que trop tard, et à nos dépens, tant il est vrai qu'il est presque impossible de se méfier de ceux qu'on aime et en qui on a toute fiance. Le mal qui rongait notre meute se propagea et s'amplifia jusqu'au jour fatal où Colin, qui s'amusait à leur lancer au loin un bâton, se fit mordre à la main. Ce n'était rien qu'une simple morsure, de celles qu'on regarde étonné mais sans y accorder d'importance, et Colin, plongeant sa main dans un seau d'eau pour y laver le sang, riait de bon cœur de cette petite affaire.

Je le revois encore dans sa pleine innocence, montrant la bénigne blessure à nous autres accourus, et s'écriant :

— C'est celui-là qui m'a croqué ! S'il recommence, je lui donnerai du bâton sur le nez !

Et tous de regarder le coupable, un petit chien noiraud, qui se tenait à l'écart, l'œil humide et la démarche chancelante, ce que nous prîmes pour la marque évidente du remords qui devait le tarauder.

On oublia l'événement, tandis que nos chiens devenaient de plus en plus incontrôlables, nerveux, agités, presque méchants et que certains titubaient parfois dans la cour. À près de trois semaines de là, alors que je revenais d'une maraude en compagnie de Colin, celui-ci s'arrêta tout soudain, me jeta un regard hagard, et s'assit sur le talus.

— Qu'as-tu, mon Colin ? lui demandai-je.

Il avait du mal à parler, suant à grosses gouttes, les mains tremblantes, la pupille dilatée.

— Je me sens partir... répondit-il d'une voix si faible que je pris peur, courus à la ferme alerter mon père, lequel revint incontinent, et basculant notre pauvre Colin sur le dos, le ramena à la maison.

La soudaineté du mal plongea la maison dans une grande affliction. On le coucha et ma mère prépara aussitôt des décoctions de plantes qu'il eut les plus grandes diffi-cultés à absorber. Son état empirait d'heure en heure, et après une nuit sans sommeil qu'il passa en gémissant, il tomba dans un état de grande confusion, parvenant à peine à nous reconnaître et semblant vivre de véritables hallucinations qui le mettaient dans des frayeurs intenses. Ma mère resta la journée entière à le veiller tandis que le reste de la maisonnée vaquait dans une tristesse de plomb aux travaux quotidiens.

Le surlendemain, Colin montra des signes de folie qui nous laissèrent désespérés. Quand ma mère s'approchait pour lui donner à boire, il regardait le liquide avec terreur, le repoussant violemment des deux mains comme s'il s'agissait d'un poison. Mais le pire était ses yeux fiévreux, constamment embués de

larmes, et la salive qui lui sortait des lèvres, coulant sur le menton de la plus horrible des manières.

Il mourut au cours de la nuit suivante devant nous tous réunis. Mes parents avaient décidé de brûler des chandelles

– chose rare car celles-ci coûtaient extrêmement cher – afin d’attirer sur nous la clémence du Seigneur, mais il n’y fit rien, et la mort surprit mon pauvre frère au milieu d’un râle alors que mon père et ma mère, agenouillés au pied du lit, priaient avec ferveur. Quand mon père se releva, alerté par les derniers gémississements, et qu’il se pencha sur lui, je vis pour la première fois de ma vie – et la dernière – de grosses larmes rouler sur sa joue. Il se tourna vers nous, et ne cherchant nullement à dissimuler son émotion, il dit d’une voix brisée par le chagrin :

— C’est fini. Il est mort.

Et comme ma mère sanglotait au pied du lit, il ajouta un peu mécaniquement :

— Dieu l’a rappelé à lui.

Il ne put prononcer d’autres paroles et tomba dans une sorte de prostration, tandis que je regardais, incrédule, le corps inerte de mon frère.

Qui peut comprendre que la vie puisse si soudainement se retirer, elle qui charrie tant de force, surtout dans la pleine jeunesse ? Est-ce vraiment la volonté de Dieu qui s’exprime en ces moments-là ? J’espère que le lecteur me pardonnera cette dernière pensée car je me rends compte, après l’avoir relue et alors que l’encre n’en est pas même séchée, qu’il n’y a pas loin au blasphème à poursuivre en ce sens. Pourtant, j’ai pensé à l’époque – et je pense toujours maintenant – que rien n’explique cette disparition et elle reste pour moi, qui certes ne suis pas théologien et bien ignorant en ces matières, totalement inconcevable et incompréhensible. « Qu’est devenu mon frère Colin ? » avais-je envie de hurler dans l’obscurité et le silence glacial de la pièce. Et ce cri que, finalement, je rentrai au fond de la gorge, j’ai toujours envie de le hurler, même après tant d’années, dès que la faucheuse accomplit son horrible besogne.

Le lendemain, mon père était assis à la grande table de la cuisine,

les cernes creusés, le teint livide, la mine ravagée, et la famille se serrait autour de lui, ma mère ne pouvant retenir ses larmes, mes frères, mes sœurs et moi, tous abattus par la même affliction. Personne ne pipait mot mais la même absence nous écrasait tous et la voix de mon père s'éleva soudain dans le silence.

— Ce sont les chiens, dit-il.

On releva la tête et comme nous ne comprenions pas ce qu'il voulait signifier, il leva un bras impuissant qui retomba aussitôt sur la table.

— Ils ont le mal de rage.

Et ce que mon père ressentait, je ne le compris que beaucoup plus tard. Lui seul savait ce qu'était ce mal de rage et lui seul aurait pu intervenir avant que notre frère Colin soit mordu par l'une de nos bêtes. Mon pauvre père, quand je te revois ainsi, la tête droite, la main légèrement tremblante, exsangue, si faible, j'ai grandement pitié de vous et de votre remords.

Il se leva tout de gob et se précipita au-dehors tandis que, paralysés par je ne sais quel sombre pressentiment, nous restions assis sans même bouger ni oser nous regarder. Et des hurlements affreux nous parvinrent de la cour, jappements et glapissements atroces, grognements farouches et, surmontant cette mêlée, des cris de folie que nous reconnûmes comme étant ceux de notre père.

Nous nous levâmes lentement et, gagnant le seuil de la maisonnée, nous découvrîmes un affreux carnage, des cadavres de chiens jonchant le sol, éparpillés au hasard, et mon père, tel un possédé, poursuivant les survivants et les éventrant de la plus horrible des manières à grands coups de fourche. Il les massacra tous, pas un n'en réchappa, et l'effet que cette tuerie fit sur mon esprit, je vous le laisse deviner, moi qui avais été élevé au milieu de ces braves bêtes, les aimant et les respectant presque autant que ma famille. De chiens, nous n'en eûmes jamais plus, et je me suis longtemps demandé, alors que je me mêlais à eux tous les jours, pourquoi le sort avait choisi mon pauvre frère Colin qui les fréquentait peu, et non moi.

On habilla Colin de ses plus beaux habits et l'envelop-pant d'un

linceul immaculé, nous le déposâmes au fond de la charrette que notre courtaud tira jusqu'à Vergt. Ce fut un bien pénible cortège, mon père et ma mère en tête, nous ensuite, suivis par le hameau tout entier, ce qui ne faisait pas grand monde, vu que celui-ci ne comptait que trois familles.

Comme bien on pense, la vie reprit son cours après ce triste événement, mais la trace funeste en resta imprégnée des mois dans nos mémoires et ne put jamais s'effacer tout à plein.

\*  
\* \*

À ce stade de mon récit, il me faut faire une pause – aussi brève que possible – car le banal chemin que je suivais devait croiser la route tumultueuse de l'Histoire de France, laquelle allait emporter dans ses folies nombre de drôles de mon espèce. Je n'avais bien sûr à l'époque aucunement conscience de ce qui se jouait à l'échelle du royaume et si j'en touche un mot céans, c'est pour ramener au lecteur des temps difficiles, qu'il a peut-être oubliés depuis la signature de l'édit de pacification voulu par notre bon roi Henri IV en 1598.

À l'époque de mon enfance, nous autres huguenots, adeptes de la religion réformée de Calvin et de Luther, n'avions aucunement la liberté d'exercer notre culte, les persécutions par les catholiques étaient monnaie courante, et on brûlait les hérétiques sous le règne du roi Henri II, et

Édit de Nantes.

ceci jusqu'à sa mort en 1559. J'en appelle à l'indulgence des catholiques qui liraient ces lignes et qui s'en trouveraient mortifiés, car mon but n'est pas de forcer le trait que l'on peut faire de cette période troublée, ni de noircir un camp pour mieux dédouaner l'autre, et je ne tairai pas, le moment venu, les atrocités que les religionnaires ont égale-ment commises.

Le royaume bascula dans la guerre civile en 1562 à la suite de la meurtre de Wassy où une quarantaine de huguenots furent

massacrés par les hommes du duc de Guise, prétendant à la couronne et fer de lance du parti papiste. Pour laver l'affront, les protestants emmenés par le prince Louis de Condé prirent les armes et lancèrent plusieurs offensives victorieuses sur les villes de Lyon, Orléans, Poitiers et Rouen, en dépit des ultimes efforts déployés par Catherine de Médicis – mère du jeune roi Charles IX – pour ramener la paix.

En notre lointaine province du Périgord, nous n'apprenions les événements que longtemps après qu'ils se furent produits. Ce n'est que lorsque le tumulte et les tueries étaient à leur porte que les gens des campagnes se rendaient compte, parfois à leurs dépens, que la guerre se poursuivait. Et elle frappa à notre porte puisque c'est à Vergt, non loin de chez nous, que l'une des armées protestantes conduite par Duras fut mise à vaudéroute par le catholique Montluc le 9 octobre 1562.

Et cette date exacte, que je n'ai apprise que beaucoup plus tard, me fait accroire que mon maître s'embrouille quand il date dans ses Mémoires mon arrivée à la baronnie de Mespech au 29 août 1563. Il ne se peut que ce soit si tard, car les événements qui m'ont forcé à quitter mon lieu de naissance sont liés assez à cette bataille de Vergt pour que, sur ce point, j'ose le contredire. De cette affirmation, je peux apporter mille matières comme je le ferai plus loin.

Cette bataille de Vergt fut un vrai massacre où pour le moins un bon millier de huguenots furent proprement occis, non seulement sur le champ de bataille, mais aussi dans les bois alentour, car le goût du sang gagnant les campagnes, les survivants furent poursuivis sans pitié par les gueux, transpercés par les piques et les fourches, et parfois démembrés à coups de faux. Ces troubles sanglants se prolongèrent plusieurs jours car il est dur de ramener le populaire dans ses logis quand il se livre à la boucherie, d'autant plus qu'au sang s'ajoute la picorée – même sur les cadavres –, laquelle rapporte prou à ces pauvres hères qui sont tant démunis de tout.

Ce jour-là, je m'en revenais seul de la cueillette des châtaignes,

le panier chargé de bogues, et le soleil déclinait vite à l'horizon, effleurant à l'oblique les frondaisons des grands arbres. C'était un moment d'une grande douceur comme on peut en connaître le soir sur la Dordogne. Une fois parvenu, je me rendis incontinent à la grange pour poser mon butin et m'occuper de traire notre bonne vache, tâche dont je m'acquittais chaque soir.

J'en étais là de ma besogne, assis sur le petit tabouret et pressant machinalement les pis tour à tour, ce qui ne manque pas de volupté, absorbé tant par mon travail que par des pensements amoureux au sujet d'une bonne garce d'un hameau voisin que j'avais de très près connue peu de jours auparavant. La chose était nouvelle pour moi et j'avais soudainement remplacé la grimpe aux arbres par d'autres assauts moins périlleux et plus apazimants.

Le tumulte s'abattit si soudainement sur la ferme que j'en restai interdit, les doigts gelés sur les pis, à tel point que la vache étonnée tourna vers moi son cou puissant comme pour vérifier que j'étais toujours céans. Les hurlements se mêlèrent tous ensemble en une affreuse union, cris de panique et de souffrance d'un côté, cris de haine et de joies malsaines de l'autre. Je ne saurais dire combien de temps je suis resté ainsi, cloué à mon siège comme une statue, le cerveau gourde refusant d'admettre ce qui se passait au-dehors.

Puis d'un bond, je me levai, courus jusqu'à la porte de la ferme, laquelle était juste entrouverte, et jetant un œil dans la cour je fus saisi d'horreur. Mon père et mes deux frères gisaient à terre dans de larges flaques de sang, et une vingtaine de gueux, brandissant piques et barres de fer, tournaient autour en une horrible danse macabre et riaient à gorge déployée de leur affreux forfait. Comme l'un de mes frères râlait encore et s'entortillait de douleur sur lui-même, l'un des massacreurs déboutonna son haut-de-chausses, pissa roide dessus tout en l'injuriant, puis lui enfonça la pique dans le cœur avec une telle force qu'il eut du mal à la retirer, celle-ci s'étant enfoncée par en dessous dans le sol rocailleux de la cour.

Ma main se porta d'instinct au manche de mon couteau, mais je sentis alors mon corps se refuser tout à plat, les jambes pliant sous le buste, des tremblements agitant les bras, et les yeux se brouillant

dans les larmes. Ainsi paralysé, je pensais à ma mère et à mes sœurs que je ne voyais point et alors que, contre toute évidence, j'imaginai qu'elles avaient pu échapper au massacre, j'aperçus quatre autres de ces assassins sortir de la maison en traînant par les cheveux mes sœurs épouvantées et les jeter sauvagement au milieu de la cour. Et que ma mère n'apparaissait toujours pas, je n'en comprenais que trop la raison, hélas, la mère ne présentant pas le même intérêt que les filles en un si déchirant prédicament.

Ils n'eurent pas besoin de se concerter pour décider du sort qu'ils allaient réserver à ces belles garces. Dans des hurlades qui n'avaient plus rien d'humain, abreuvant d'injures obscènes les malheureuses, ils les empoignèrent et se dirigèrent vers la grange, endroit qui leur paraissait sans doute plus propice à la poursuite de leurs crimes. L'odieux cortège se dirigea vers moi, me coupant toute retraite.

Si la paralysie avait continué à me serrer, je ne serais pas aujourd'hui céans pour vous raconter cette tragédie. Mais l'instinct de survie se réveille soudain alors qu'on le croit disparu, et je me mis à reculer précipitamment jusqu'au fond de la grange, escaladai l'imposant tas de foin qui s'y trouvait et m'enfouis en un tournemain au milieu de l'herbe séchée. Mon cœur battait à se rompre, le sang giclait dans mes veines, et mon esprit s'égarait tant mon désespoir était profond.

De décrire ce qu'il advint alors, le cœur me fault et mon âme défaille. J'en demande pardon par avance au lecteur mais point ne le pourrai, et celui qui déjà connut si atroces matières m'absoudra de cette omission. Mes sœurs furent forcées en même temps par tous ces gueux réunis, lesquels se relayèrent comme à la sarabande pour assouvir leur affreux appétit. Seuls trois ou quatre d'entre eux se tinrent à distance de la curée, non pas que leurs âmes fussent moins noires ou que la compassion les gouvernât, mais pour ce que je cuide que leur penchant naturel n'allait pas de ce côté.

Que le Seigneur, dans sa grande bonté, permette que ses enfants souffrent un tel martyre est une autre question qui m'obsède et dont je n'aurai mie la réponse avant mon propre trépas. Et peut-il

exister plus profonde désespérance que celle vécue par mes sœurs qui subissaient si sauvages forçements, tout en sachant, sans doutance aucune, qu'elles finiraient ensuite sur le carreau, comme leur mère, père et frères, en amas de chairs inertes, sanglantes et méconnaissables ?

Le calvaire ne cessa que lorsque les gueux eurent tous répandu sur les suppliciées leur abjecte semence, et lors, en un ultime divertissement, ils leur tranchèrent la gorge en s'esbouffant, non sans les avoir traitées au préalable de tireuses de vinaigre, gouges, folieuses et catins de Luther.

— Et maintenant, la picorée ! cria l'un d'eux.

Ils se ruèrent tous au-dehors, se battant presque pour atteindre avant l'autre la maisonnée, qu'ils mirent à sac, montrant combien la religion n'était qu'odieux prétexte à la meurtre et au pillage.

Je me laissai glisser au bas du tas de foin et avançai mécaniquement vers les deux corps allongés dans la poussière. Là, je tombai à genoux, les bras en croix, et regardant tour à tour les cadavres dénudés et ensanglantés, je vomis sur le sol si soudainement que je dus attendre quelques minutes avant de retrouver mes esprits. À la parfin, entre les larmes et les hoquets, je suppliai Dieu de les accepter en sa demeure céleste, et me relevant avec difficulté, je titubai jusqu'à l'entrée de la grange afin de savoir ce que je devais faire pour non pas finir céans comme le reste de ma famille.

Hélas, toute fuite était impossible car les gueux sortaient et jetaient dans la cour tout ce qu'ils se proposaient d'emmenner, ce qui provoquait de continuelles allées et venues entre la maison et l'extérieur. Et il y avait même fort à craindre que certains ne reviennent bientôt dans la grange pour emporter la vache et faire main basse sur les outils de labour et de cueillette qui s'y trouvaient entassés.

Quand toute retraite est coupée, et à moins de livrer son col aux lames des assassins, il faut en trouver une autre, si bien que je reculai à nouveau dans la grange, tournant mes regards à dextre et à sénestre à la recherche d'une issue. D'issue, il n'y en avait point,

mais mes yeux rencontrèrent le grappin avec lequel je grimpais aux arbres, posé à même le sol à côté du panier de châtaignes. Je m'en saisis et, avisant la plus haute poutre qui barrait longitudinalement le faite de la grange, je le lançai de toutes mes forces, à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il la croche profondément.

Assurant la prise en tirant sur la corde, je la jugeai suffisamment solide pour me hisser jusqu'au sommet et, atteignant la poutre, me jucher dessus dans une position très inconfortable, la hauteur sous toit étant des plus réduites. Dans cet équilibre précaire, je commençai patiemment à déplacer une à une les lauzes, les repoussant sur le côté, afin de ménager une ouverture par laquelle je pourrais me glisser.

L'affaire prit dix bonnes minutes car je devais aussi opérer le plus silencieusement possible pour non pas attirer sur moi l'attention des gueux qui vociféraient toujours dans la cour, mais ceux-ci étaient trop occupés à leur triste besogne et, convaincus d'avoir dépêché toute la maisonnée, ne se souciaient guère de surveiller les alentours. Estimant le trou d'une taille suffisante pour ma maigre corpulence, je passai délicatement à travers pour me retrouver sur le toit, non sans avoir auparavant décroché le grappin, enroulé la corde et fixé l'objet dans mon dos.

La pente était roide assez, et je progressais lentement dans la direction opposée à la cour, côté champ, dans l'intention de dérouler la corde derechef pour glisser sans bruit le long du mur vertical. Parvenu à l'extrémité du toit et alors que je cherchais une prise pour accrocher mon grappin, je dus me rejeter en arrière précipitamment, m'allongeant sur les lauzes, car j'entendis en contrebas un murmure de voix qui se rapprochait. Deux gueux effectuaient le tour de la grange à la recherche d'une rapine, passèrent exactement à l'aplomb de ma cachette, mais ne trouvant rien dans les hautes herbes, pénétrèrent dans la grange où ils eurent aussitôt fort à faire.

Par l'ouverture du toit, j'oyais leurs cris à chaque nouvelle découverte et je m'apensais que le temps pressait si je voulais en réchapper, le trou dans le toit pouvant fort bien attirer l'attention, et

l'un de ces assassins se ramente-voir qu'il ne s'y trouvait pas au moment du forçement des garces. Aussi vite que le prédicament le permettait, j'accro-chai mon grappin, jetai la corde dans le vide et me laissai couler jusqu'au sol. Ce n'est qu'après plusieurs tentatives infructueuses, la sueur me jaillissant par tous les pores de la peau, que je parvins avec un infini soulagement à décro-cher le grappin que je remis incontinent sur mon dos.

Du mur de la grange à la haie du premier champ, il n'y avait pas plus de dix pas que je franchis en courant après avoir respiré une forte brassée d'air pour me donner du courage. Une fois traversé le maigre rideau d'arbustes, je m'étalai de tout mon long, le souffle rapide, et relevant la tête aussitôt, je ne devinai alentour aucun péril, ma course ayant été perdue pour les gueux, lesquels devaient conti-nuer leur méticuleux pillage sans vergogne aucune.

Pour non pas laisser entrevoir ma silhouette seule au milieu du champ, j'entrepris de longer la haie, à marche forcée et plié en deux, et parvenu de cette manière à son extrémité, je passai dans le pré suivant où, me redressant tout à plein, quoique encore tremblant et inquiet, je sus que toute menace était écartée. D'ici, j'aurais pu crier ou hurler à pleins poumons que les gueux ne m'eussent pas même entendu.

Cependant, pris d'une frénésie de m'éloigner au plus vite de cet enfer, je tournai le dos à la ferme et partis à la fuite d'un pas précipité, le cerveau vide, foulant l'herbe à mes pieds affolés, champ après champ dans l'humidité du soir naissant.

\*  
\* \*

C'est ainsi, lecteur, que je quittai à jamais le lieu de mon enfance, sans me retourner et dans l'effroi, le cœur lourd du désespoir le plus noir, des images atroces imprégnées dans mes veines. De ce pâtiment, j'en ai bu le calice jusqu'à la lie, et bien davantage, car à la douleur d'avoir perdu tous les miens en un seul coup de faux, s'ajouta l'amère solitude sur les chemins de l'exil. Que Dieu me pardonne de le dire ainsi, mais peu s'en fallut que je

ne perde tout à plein fiance en l'homme et que je ne décide de quitter cette Terre par le moyen le plus expéditif qui soit, retournant contre moi le couteau qui pendait à mon côté.

De tous les maux dont j'eus à souffrir, c'est la faim qui s'avéra d'emblée le plus exigeant, le plus tenace, le plus insupportable. Seuls ceux qui ont vraiment eu faim dans leur vie me comprendront quand je dirai que toute autre sensation peut s'oublier, hormis celle-là. Même la dure remembrance des siens disparus, qui vous poigne et vous tord le cœur jusqu'à pleurer, peut s'oublier quelques heures, une journée, quelques semaines avec le temps, alors que la faim oncques ne déserte quand elle s'installe dans le corps, nul ne peut la déloger, et triomphante, elle répand son obsession jusqu'à la plus fine matière de notre cerveau.

Pour survivre, il fallut bien que je me fisse un peu larron et que je robe à dextre et à sénestre de quoi croquer, sinon j'aurais fini ma course exsangue, sur le bord de la route, roulant mort dans le fossé sans que quiconque ne s'en aperçoive. Car c'est bien là la pire de nos malfortunes, elle ne concerne que nous-même et ne suscite guère la compassion. Cette leçon, je l'appris vite, et devais m'en ramener-voir ma vie durant.

Tel le rusé goupil, je m'introduisais la nuit à pas feutrés dans quelque poulailler, et fondant tout soudain sur une poule peu méfiante, je la saisisais des deux mains, lui tranchais le col d'un coup de lame et me sauvais au loin aussi vite que possible. Dans cette entreprise ou toute autre du même tonneau, j'étais aidé par un avantage étonnant que je découvris non sans plaisir. Les chiens jamais n'aboyaient contre moi. Dès qu'ils m'entendaient, ils venaient à moi plus curieux que méfiants, me flairaient attentivement pendant que je les flattais de la main, accroupi au milieu d'eux, puis bientôt leurs queues battaient la mesure et c'était à qui parviendrait le premier à me lécher le visage. C'est la marque de mon enfance, du « chiot-pitchoune » que je fus, et que je reste encore malgré les ans et les tourments.

Je vécus une vingtaine de jours de la sorte, ne quittant point les campagnes et m'imposant de larges détours dès qu'un bourg se

profilait. Depuis ma fuite, je marchais vers le sud et l'est tout à la fois, prenant la direction du soleil à la pique du jour et le filant, droit devant, jusque sur le coup de la midi où je cherchais cachette pour me dissimuler des fermes proches avant que d'accomplir mon forfait nocturne.

On peut vivre ainsi de rapines isolées mais il est rare que l'on reste solitaire, à moins de le souhaiter farouchement, car des compagnons d'infortune errent aussi sur les routes et les rencontres se produisent, au gré du vent et de la pluie, pour le meilleur ou pour le pire.

Las de la solitude des campagnes, je pénétrai pour la première fois dans un bourg de bonne importance et ce qui me porta à le faire, c'est la cohue que je vis sur le chemin, car c'était jour de marché, un mardi, et les paysans affluaient en troupeau, poussant ou tirant charrettes chargées à plein de légumes et de fruits de la saison. Lors il me sembla que, mêlé ainsi à la foule débonnaire, je pourrais envisager sans péril et furtivement, pour quelques heures seulement, autre chose que l'eau des sources, l'obscurité des grandes frondaisons ou la tête coupée de mes poules chéries. J'entrai ainsi dans Al Bugua<sup>1</sup>, ville où je n'étais jamais allé, n'ayant connu auparavant que la cité de Vergt sise non loin de la ferme de ma famille.

Foule il y avait et des bousculades aussi, les badauds se pressant comme une multitude autour des étals qui encombraient les rues. Je passais et repassais ainsi, souvent

Le Bugue.

au même endroit, la ville n'étant pas bien grande et le tour vite bouclé. Une chose me ravit. Avidement, comme un jeune loup affamé, je fixais les garces de mes yeux vairons, dévorant les hanches fines, les poitrines prometteuses, les souples démarches, et j'en étais tout esbaudi de voir tant de jolies libellules en ce lieu.

Hélas, voir le rôl n'est pas manger, et encore moins ne rassasie, bien au rebours, si bien que je finis par me lasser de ces œillades perdues, d'autant que de déambuler dans ce cahot mes pieds furent

usés et commencèrent à me porter peine.

Avisant alors un muret à l'écart et qui constituait un petit promontoire duquel on pouvait, à l'arrêt, observer tout à loisir le lent serpent in que constituait la foule, je m'y assis un moment et laissai mon regard divaguer au hasard.

Je ne fus pas longtemps seul. Un homme s'approcha et, aux vêtements qu'il portait, il n'était pas difficile de deviner qu'il était aussi léger que moi en pécune, sans logis et aussi désoccupé qu'il est permis aux malheureux de notre pays. D'une bonne taille, maigre à l'excès, la quarantaine fatiguée, il portait une barbe brune, des cheveux courts et hirsutes, mais au-dedans du visage des yeux vifs et tranchants. Il se posa sur le muret, à mes côtés, et m'envi-sagea un instant sans rien dire.

— Holà, petit drôle ! me dit-il enfin, n'as-tu point de compagnons que je te vois errer dans les ruelles depuis ce matin ?

À ceci, j'hésitais à répondre car je ne savais pas si je devais me méfier mais lui, du geste, m'invitait à causer comme pour signifier qu'il n'y avait pas matière à s'affoler.

— Non, point de compagnons, fis-je un peu roide pour non pas donner trop de prise à la clabauderie que j'espérais encore éviter.

— Ni point de famille, pas vrai ? ajouta-t-il avec une perspicacité qui me déconcerta et qui me poigna aussi tant le rappel de mes récents malheurs était douloureux.

Cette seconde question fut suivie d'un assez long silence qu'il rompit lui-même, en soupirant, comme s'il exprimait ainsi toute la misère du monde.

— Et point de famille...

Le ton était chaleureux, réconfortant même, et visait à créer une complicité de la malfortune dont il me faisait comprendre de la sorte qu'il n'en était pas exempt lui non plus.

— Je m'appelle Peyssou, dit-il au bout d'un moment.

— Miroul, répondis-je aussitôt.

— Eh bien, Miroul, tope là !

Lors, il me tendit une grosse main crasseuse que je serrai incontinent pendant qu'il ajoutait :

— Et si tu ne veux pas causer, c'est ton droit ! Ce n'est pas ce vieux Peyssou qui t'y forcera !

De fait, nous restâmes une pleine minute sans piper mot ni miette, observant la foule qui ondulait devant nous.

— Quel est ton tour ? demanda-t-il soudain.

— Mon tour ?

— Faut bien manger, mon compain, et pour ça quel est ton tour ?

En quelques paroles brèves et assez à rebelute, je lui racontai ma vie dans les bois et les innocentes rapines auxquelles je me livrais pour subsister.

— Vivre dans les bois est chose bonne assez pour ta sécurité, déclara-t-il en se grattant la barbe, mais les culs-terreux sont secs de pécune lors qu'ici on peut faire de bons bargoins pour peu qu'on s'en donne les moyens !

N'envisageant pas de passer mon existence caché au fond des forêts, je dressai une oreille attentive à ces propos.

— Et que faudrait-il faire ?

— D'abord, avoir toute fiance en ce bon Peyssou qui

peut t'apprendre prou ! Ensuite, te mettre de son côté ! Je connais Al Bugua comme le revers de ma main, si fait que je sais où la pécune se trouve et comment il faut aller la chercher !

Il me tendit la pogne derechef et je la pris de nouveau un peu à l'étourdie.

— À quelle usance, ce grappin que tu portes sur ton dos ? me demanda-t-il ensuite.

Je fus plus disert dans ma réponse, ne celant rien sur mes dons naturels, mon agilité et ma virtuosité de grimpeur.

— Cela nous servira à l'occasion, conclut-il, et sur ce, il se leva, m'engageant à le suivre, ce que je fis volontiers.

S'arrêtant à un étal, il acheta du lard, du fromage et du pain, ce

qu'il fit avec quelques grosses pièces qu'il sortit de sa poche et, au moment de payer, me fit un clin d'œil appuyé, comme pour me montrer qu'il disait vrai et que, la pécune, il savait où la trouver.

Nous quittâmes Al Bugua pour gagner la campagne où il m'affirma que nous serions plus en sécurité pour passer la nuit, les rôdeurs dans le bourg étant vite repérés et pourchassés.

— Mais c'est à Al Bugua que nous ferons fortune ! ajouta-t-il joyeusement tandis que nous nous installions sur un petit tertre d'où nous pouvions envisager le clocher du bourg ainsi que les maisons serrées tout autour.

À ma grande surprise, nous restâmes deux jours au même endroit, pendant lesquels Peyssou se mit en tête de m'apprendre le lancer du couteau, « pratique indispensable pour rester en vie ici-bas », affirma-t-il sur un ton sans réplique. De cette technique, j'en compris promptement les rudiments et si, au début, le manche vint à heurter le tronc sur lequel je m'exerçais, je parvins assez vite, en une matinée tout au plus, à lancer avec adresse, le couteau effectuant en plein vol la rotation nécessaire pour venir se ficher profondément dans l'écorce. Peyssou suivait ces progrès rapides d'un œil satisfait, en hochant du chef, content et de son élève et de son enseignement.

Au bout de deux jours, il partit seul au bourg afin que d'effectuer des repérages, me dit-il, ajoutant qu'il savait jà où nous allions intervenir mais que lui, Peyssou, ne laissait jamais rien au hasard. Quand il revint, en fin d'après-midi, je m'exerçais au lancer du couteau, fasciné par mes propres progrès, devenant capable de saisir mon cotel en un éclair puis dans le même mouvement de le lancer à pleine force sur un tronc étroit situé à quelque dix pas de moi. J'en étais ravi et, inlassablement, je corsai la difficulté, choisissant des troncs de plus en plus fins et augmentant la distance du lancer.

— C'est pour ce soir, fit-il sans me regarder et il s'allongea dans l'herbe, sur le dos, les bras ramenés sous la tête, et ferma les yeux sans rien ajouter.

Refroidi dans mon ardeur par tant de mystère, je cessai mes

exercices, m'allongeai également, et comme le soir tombait et que j'avais joué du cotel toute la journée, je ne tardai pas à m'ensommeiller.

Sur le coup de la minuit, une forte main me secoua l'épaule et, d'un geste bref mais impérieux, Peyssou me fit signe de me lever et de ramasser toutes mes affaires. Sous une lune pâle et incertaine, nous descendîmes jusqu'au bourg, et pénétrant par la porte principale, laquelle n'était mie gardée, nous prîmes la direction de l'église. Soudain, il me stoppa par le bras et me dit en un souffle comme s'il devenait urgent de me mettre enfin dans la confidence :

— C'est un vieux bourgeois... sa femme est morte l'an passé... ses deux servantes rentrent dans leur famille chaque soir... et dort seul la nuit. De la pécune, il en tombe de ses poches tant il en a... et il la cache, chez lui, dans une armoire...

— Comment le sais-tu ? demandai-je à voix basse.

— Je le sais, n'est-ce pas suffisant ? répondit-il en se

redressant et en m'adressant un sourire entendu. Et c'est une algarde sans péril car le vieil est sourd comme barrique !

Dans une ruelle non loin de l'église, il me désigna une façade sombre, maison de bourg comme toute autre pareille, mitoyenne de ses consœurs, mais dont l'accès n'était permis que par une solide porte d'entrée, laquelle était fermée à triple tour comme bien on pense. Comme, du menton, je désignais à Peyssou les larges ferronneries, il me tira par la manche jusqu'à une venelle si étroite que deux hommes ne pouvaient l'emprunter de face. Elle longeait d'abord la maison, par le côté, puis ensuite un mur qui limitait un jardinet attenant au logis. En silence, Peyssou se hissa sur le mur et se laissa glisser de l'autre côté. Je fis de même, non sans que le cœur ne me serrât de ce que je faisais, car c'est certes une larronnerie que de s'introduire dans un poulailler de ferme, mais c'en est une tout autre que de pénétrer dans la maison d'un bourgeois.

La façade arrière était à l'abri des regards, et la porte facile à forcer car d'une épaisseur assez modeste, si bien que le verrou

sauta sans grande résistance sous l'action de mon grappin que j'utilisai en levier. L'opération fit certes un peu de bruit mais Peyssou ne sembla guère s'en soucier. À l'intérieur, nous pénétrâmes dans la salle principale dont l'ameublement me fit l'effet d'une grande richesse, et riche ça l'était, comparé à la ferme de mes parents, mais si peu pourtant en comparaison des luxueuses demeures des nobles que j'allais découvrir par la suite.

Peyssou me désigna plusieurs commodes, me faisant signe de les fouiller, tandis que lui s'occuperait des deux gigantesques armoires qui se trouvaient de part et d'autre de la cheminée.

La porte du couloir s'ouvrit soudain et une lueur éclaira la pièce. La foudre tombant sur le carreau n'aurait pas produit chez moi plus grande stupeur. Je me figeai, cherchant des yeux un endroit où me dissimuler mais, hélas, ne trouvant rien au milieu des tables et des fauteuils qui encombraient l'espace.

Un vieillard se trouvait à l'entrée, en chemise de nuit, laquelle flottait autour de son corps d'une maigreur extrême, et il portait haut dans la main le calel, dont la mèche allumée tentait de percer au plus loin l'obscurité de la salle mais qui éclairait surtout son crâne chauve parsemé de larges taches rousses, ses joues creusées et sa bouche en partie édentée.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous céans ? cria-t-il d'une voix assurément plus forte et tonnante que son aspect chétif ne le laissait augurer.

Peyssou marcha droit sur lui, lui arracha d'une main le calel, tandis que de l'autre, je le vis enfoncer son couteau jusqu'à la garde dans le ventre du vieil homme. Sans un cri, pas même un souffle, le vieillard s'écroula aux pieds de Peyssou, désarticulé, les jambes recroquevillées et tordues sous son buste, les bras balancés en avant, dans une position grotesque et improbable, telle une simple poupée de chiffon.

Je fus épouvanté par cette meurtre. Peyssou s'en alarma car il me jeta un regard par en dessous et s'écria :

— Eh quoi ! Qu'espérait-il encore de la vie, celui-là ! Dieu a de peu hâté les choses, rien de plus ! Au travail, Miroul, au travail !

Et sans attendre ma réaction, il ouvrit toute grande l'armoire de gauche et commença à faire valser les draps qui s'y trouvaient entassés.

Je ne fus pas long à prendre une décision car ma volonté, pour dire le vrai, n'y fut pas pour grand-chose. Par la porte ouverte, je m'élançai, traversai le jardin, sautai par-dessus le mur et détalai dans les rues jusqu'à en perdre haleine. Puis je courus dans les bois, droit devant, au hasard, pour finalement tomber épuisé face contre terre, pleurant toutes les larmes de mon corps. Je m'endormis, cependant, mais j'eus un sommeil agité où le visage de ce pauvre vieillard me poursuivait sans cesse de quelque côté que je me tournasse.

Ce que devint l'affreux Peyssou, oncques ne le sus, sinon que je cuide assez qu'il joua un jour le rôlet du pendu à un quelconque gibet, comme souvent les gueux de son espèce.

Que le Seigneur, dans sa grande indulgence, m'ait pardonné cette brève incursion au royaume de truanderie, c'est sans certitude aucune que je le crois, mais le lecteur doit considérer que je n'étais lors qu'un béjaune, tout juste échappé de ma campagne, et de ce fait facile à tromper par le premier venu. Cette leçon, comme d'autres, ne fut pas perdue, mais il m'arrive encore de m'apenser avec horreur à ce que je fusse devenu sans l'enseignement simple et droit prodigué par mes parents qui surent, en leur temps, me donner l'attrait du bon grain et le dégoût de l'ivraie.

Du reste, même du pire on peut tirer profit, et je suis reconnaissant à Peyssou de m'avoir instruit dans le lancer du couteau, redoutable secret dont je n'eus l'usage dans ma vie que pour me défendre mais qui me tira plus d'une fois des mauvais pas où j'allai donner le bec en compagnie de mon maître Pierre de Siorac.

Je dois aussi à cette triste mésaventure la découverte de la richesse, et l'ameublement du bourgeois, juste entrevu en cette folle soirée, me fit toucher du doigt que son monde ne pouvait être le mien et ne le serait jamais, du moins le croyais-je à l'époque. Et la réflexion que je me fis là-dessus, je vous la livre sans rien déguiser

ni espérer emporter l'adhésion. Il me sembla que rober un riche était de moindre conséquence que rober un pauvre, ce dernier n'ayant plus rien si on lui enlève le peu qu'il possède lors que le riche a plus de biens en sa demeure que ses deux bras ne pourront jamais en étreindre. Mieux vaut enlever le trop qui dort d'un côté que l'essentiel qui sert chaque jour de l'autre.

\* \*

À partir de ce jour, je renonçai au poulailler du pauvre paysan pour viser, non pas les demeures bourgeoises des bourgs où la quantité de personnes qui y vivaient ne pouvait qu'accroître les risques de se faire prendre, et pendre, mais les castels isolés dans la campagne, où la surveillance est relâchée en raison des hauts murs qui donnent l'illusion au nobliau d'une protection inviolable.

Le premier que j'aperçus fut le bon et je jetai mon dévolu sur le château de Laussel, lequel s'ensommeillait paisiblement au fond la vallée des Beunes sans soupçonner qu'un jeune singe rôdait autour de lui. Avant que d'agir, je l'observai longuement avec une impatience fébrile, envisageant ses tours et sa muraille comme un défi à mon agilité physique. J'agis la nuit, et suivis le parcours que j'avais repéré de loin, franchissant avec mon grappin, étape par étape, les murs d'enceinte les plus faciles à atteindre. Une fois dans la place, les chiens, comme bien je l'espérais, omirent de me considérer pour ce que j'étais et ne virent en moi que le chiot-pitchoune de La Vidogne, ce qui fit qu'ils en oublièrent d'aboyer et de gronder.

Cependant, même la nuit, et alors que tout semblait endormi et paisible, je ne souhaitais pas, pour les raisons qu'on devine, m'attarder trop longtemps. Furetant dans quelques salles situées à la base de l'imposant édifice, et sans oser emprunter les escaliers qui montaient aux étages, la picorée fut assez maigre, d'autant plus que, de toute évidence, je ne pouvais en empruntant la voie des airs me charger inconsidérément. Dans un premier temps, je trouvai le charnier, ce qui me donna l'occasion de me remplir les poches de viande fumée, puis furetant encore, j'avisai deux chenets au fond

d'une cheminée, fis main basse dessus et repartis aussitôt. Le retour ne posa pas plus de problème que l'aller, et je crois bien être le premier larron de ce pays à avoir pénétré seul, et sans l'aide de quiconque, dans le château de Laussel, lors propriété de la puissante famille des Commarque.

Des chenets, je tirai quelques sols auprès d'un marchand ambulante, et pour la première fois de ma vie, je me rendis dans un marché de village où, la tête haute, j'achetai d'abondance toute la nourriture que j'appétai. Avec la pécune qui restait, je m'offris une folieuse dans un bouge infâme, chose dont je ne me paonne pas, certes, mais j'étais à l'âge où le sexe vous taraude et où il faut s'assouager à tout prix, quels qu'en soient le lieu et le prédicament.

Par la suite, je pris d'assaut le château de Commarque, plus facile en vérité, bien que j'évitasse de m'introduire dans l'énorme donjon, puis je visitai aussi celui des Fontenac, lequel ne présentait guère de difficulté étant fort mal remparé à ce que je pus en juger. Et chaque fois, je vendais mon maigre butin à des marchands ambulants qui, voyageant par combes et par pechs dans le pays sans jamais s'en retourner au même endroit, n'étaient pas trop regardants sur la provenance des objets.

À la parfin, mon instinct me mena au cœur du Sarladais devant un autre castel, plus modeste en apparence, mais dont il m'apparut incontinent, à l'observer, que ses défenses avaient été réfléchies avec soin et constituaient un réel obstacle.

J'ignorais que ce château était la propriété du baron de Mespech, Jean de Siorac, et de son immuable ami, l'écuyer Jean de Sauveterre.